

L'ascendance picarde de Jean Giono

Les « deux » volets

Souvent on a évoqué les deux « faces » de la figure de Jean Giono : son aspect piémontais et son aspect provençal. Ainsi dans le numéro 54 du *Bulletin Jean Giono* : « ... *Angelo fait cet aveu à Pauline : "Je suis Piémontais" [...] Le fils est-il à l'image de son père ? Le jeune Pardi [...] ne révèle-t-il pas ainsi l'identité profonde de son créateur ? [...]* ». « *On a déjà présenté Giono comme provençal et piémontais [...]* » dit Alain-André Morello, p. 34. « *Hésitation de l'œuvre entre deux identités, ajoute-t-il immédiatement, celle du père et celle de la mère* ». On peut déjà estimer discutable cette extrapolation qui consiste à transférer sur un auteur l'identité d'un de ses (nombreux !) personnages. – Soit !

Mais il est un troisième « aspect » qu'on a presque toujours escamoté : son ascendance picarde. Origine partiellement picarde du romancier, dont ce texte ne dit rien : Zéro, plus néant, plus nul. Et pourtant...

Celui qui présentait Giono comme se résumant tout au Provençal et au Piémontais était Jacques Viard, dans les *Mélanges en l'honneur de Franco Simone*, Slatkine, 1984, pp. 733-754. Écoutons deux autres critiques : « *Ce qu'il [à savoir Daniel Justum, Bull. 11, pp. 47 sqq.] appelle la double identité de Giono : d'un côté l'identité provençale et maternelle malgré les origines picardes de Pauline Pourcin, et de l'autre l'identité italienne paternelle [...]* » dit Philippe Arnaud (*Bull. n°54*, p. 20).

C'est déjà un peu mieux : on cite l'origine picarde de Pauline Pourcin ; mais c'est ... pour immédiatement l'évacuer, s'en débarrasser grâce à un simple « *malgré* » !... Car écoutons la suite : « *L'identité provençale s'est d'abord imposée, mais les épreuves [...]* l'ont

amené à s'en détourner au profit de son identité italienne. » La picarde ? immédiatement disparue, évanouie !... Et tout le reste de l'article tournera uniquement autour de cette autre (*altera* = l'autre de deux) origine, la piémontaise. – Bref, Giono ne serait qu'un *Janus* bifrons... On admire, certes, l'astucieuse tactique par laquelle on expédie ce troisième côté picard en le glissant rapidement dans l'incise d'une phrase pour mieux aussitôt la replonger au silence...

On peut s'interroger : Pourquoi ce dédain ? – Parce qu'on s'est laissé illusionner par le cadre provençal où s'inscrivent ces récits ? Ou bien parce que pour beaucoup, surtout en ce temps-là, seul le père compte, et que l'ascendance maternelle est négligée ? Ou aussi parce que trop rares furent les Picards de souche qui s'intéressèrent à l'œuvre gionesque ? Ou enfin par l'espèce de complexe de supériorité que développe la Provence face aux gens du Nord ? Tout cela ensemble peut-être. J'aurais aimé, assurément, qu'un plus compétent que moi tentât l'entreprise. Mais, faute de ce plus compétent, allons-y : révélons du moins quelques premiers éléments.

Giono : un Picard ? Certes, parler de « picardisme » à propos de Jean Giono frôle la provocation, paraît friser l'hérésie, tant sa mouvance provençale est passée en dogme. Malgré les encouragements de sa fille Sylvie Giono, j'ai moi-même hésité à présenter la thèse aux amis de l'auteur à Manosque : je risquais fort de me faire lacérer par les Furies... Mais il est bon d'être hérétique ; c'est ainsi que toute science avance. « *Opportet hæreses esse* », disait saint Augustin, – qui pourtant les pourchassa farouchement...

Mais qu'en pensait Giono lui-même ? Nul meilleur témoignage invoquer que le sien ! ... Or, que disait-il dans une interview accordée à Jean Carrière ?

« Je ne suis pas Provençal, a-t-il déclaré, je suis né en Provence par hasard, parce que mon père et ma mère s'y sont rencontrés et s'y sont mariés. Autrement, ma mère était parisienne, née à Paris d'une mère picarde et d'un père provençal [...] Alors, tu vois, il n'y a pas des origines très provençales. »

(Interview à l'automne 1965 sur France-Culture)

Texte précis ! mais texte éminemment gênant, évidemment, pour la volonté d'annexion « provençale » ! Texte pourtant « incontournable », comme on dirait aujourd'hui... Comment contredire l'auteur qui revendique lui-même une ascendance picarde ? Que faire ? C'est simple : ignorer le texte... – Ce qu'on fait !

Il est un autre texte gênant de Giono : « *Je crois que si j'avais pu, j'aurais quitté la Provence. J'aime la pluie, j'aime le froid, je n'aime pas le*

soleil [...] Je déteste l'azur, que de bleu sur la terre... » Gilles Lapouge, qui cite ces phrases, concluait : « *Il devient comique de présenter Giono comme un écrivain réaliste, et plus comique de le croire provençal* » (in : *Le Monde*, 12 juillet 1986).

Le troisième volet

La Famille et le Milieu

Indéniablement on a eu tendance – à cause de *Jean le Bleu* ? – à négliger la branche maternelle et à privilégier l'ascendance paternelle et italienne de l'auteur, peut-être par cette sorte de « machisme » prévalant à l'époque qui n'accordait d'importance qu'au père. Ainsi, – et c'est assez significatif – les généalogies qu'on donne de Giono, telle celle que présente la grande et imposante biographie de M. Pierre Citron, si elles citent plus de trente noms de la famille de son père sur six générations, n'en citent qu'une vingtaine pour celle de la mère, sur quatre générations.

Or, la grand-mère de Giono, Eugénie Lefevre, nourrice à Picquigny dans la Somme, était donc picarde. La guerre de 1870 la força à se réfugier à Manosque où elle finit sa vie. Mais, parlant avec l'accent du Nord, « *elle ne fut jamais réellement adoptée par les Manosquins*, dit Pierre Citron, *qui [...] l'appelèrent pendant vingt-cinq ans, jusqu'à sa mort, "l'Étrangère"* » (p. 28). (Rien de bien étonnant : on se sent déjà « *estrannger* » dès qu'on vient du village contigu...). – Sur cette famille Lefevre les biographes sont singulièrement avares de renseignements. Il reste là tout un terrain en friche qui s'offre encore aux travaux des chercheurs. C'est de cette grand-mère picarde que lui-même Jean hérita à sa naissance de ses fameux yeux bleus et de ses cheveux d'or – qui ensuite virèrent au châtain...

Sans doute, dira-t-on, cette grand-mère était-elle décédée en 1893, deux ans *avant* la naissance de Jean. Mais sa mère, Pauline Pourcin, était également du Nord de la France. On la dit « Parisienne » un peu vite, en simplifiant beaucoup, parce qu'elle naquit à Saint-Cloud où son père, soldat clairon, était alors en garnison. Mais on sait que la plupart des *Parisienses* sont loin d'être tous des *Parisii*. On sait aussi que l'aire d'extension de la langue picarde descendait jadis jusqu'à Compiègne à quatorze kilomètres au nord de Paris. Si bien qu'à cette époque du siècle dernier, sa mère a naturellement dû hériter en famille de traditions, de mentalité, de tournures et « tics » de langage et d'esprit en usage courant chez elle.

En outre, Jean Giono connut certains oncles, frères de sa mère. Ainsi notamment Marius Pourcin, qui résida pas moins d'une vingtaine d'années chez eux rue Grande à Manosque, et avec qui, entre 1900 et 1910, il voyagea à Blauvrac dans la région du Ventoux, puis en diligence jusqu'à Banon ; et à pied avec des maquignons jusqu'à Sédéron dans la Drôme au-delà du plateau d'Albion. Ce Marius Pourcin était aussi héritier de traditions picardes.

D'autant qu'à vingt ans ces éléments furent sans doute ranimés et consolidés par les déplacements du soldat Giono dûs à la guerre de 1914-1918. En 1916, il participe à la prise de Noyon et au siège de Saint-Quentin. Puis aux attaques près de Soissons sur la route de Maubeuge et aux batailles de la Somme avec (c'est-à-dire « sans ») les Anglais. En avril 1917 il connaît la « *boucherie en plein soleil* » du Chemin des Dames ; puis le combat du fort de la Pompelle. En 1917 encore il combat dans la région de Santerre en Picardie. En 1918, après un repos à Gonesse, il participe à la bataille du mont Kemmel à la frontière des deux Flandres. Puis, gazé, c'est à l'hôpital de Wormhoudt entre Ypres et Saint-Omer, et à Boulogne-sur-Mer, en pleine région picarde¹, qu'il sera soigné.

Au cours de ses permissions, il renoue avec des cousins (mal précisés) du Nord, habitant à Boulogne et à Abbeville. Et certains, comme les « Arnaut » (sur lesquels les renseignements manquent), étaient cousins encore assez proches pour lui envoyer des colis. Là aussi de nouvelles recherches seraient à pousser de ce côté par qui s'y intéresserait.

Giono n'a donc pas ignoré ce côté picard, et on en trouve quelques allusions dans son œuvre. Dans *Noé*, c'est de Picardie que vient l'inquiétant Saint-Jérôme de Buis-les-Baronnies. En revanche, dans *Le Voyage en Calèche* auquel il travaille en 1943, on rencontre un beau colonel français Vincent, d'origine picarde, dont le rôle cependant s'avérera malheureux. Que ces portraits de Picards ne tracent point tous des figures idylliques n'implique nullement que Giono les ignorait ; peut-être au contraire les connaissait-il trop bien avec leurs défauts, du moins chez ses proches...

La mère de Jean, Pauline Pourcin, décéda le 16 janvier 1946. Or, que voit-on ? Guère plus tard, en septembre 1948, Giono entreprend de rédiger *Les Âmes Fortes*. Elles commencent justement par quoi ? Par une veillée mortuaire, qui continuent un récit de l'habillement du mort inséré dans *Faust au Village* !

1 — Je parle de « Picardie » au sens d'aire *linguistique*, et non du domaine *administratif* tronqué qu'on a nommé ainsi par abus, — ou plus exactement par défaut. Et, concernant Giono, il est moins question, évidemment, du *dialecte* picard que du *français régional* qui en est cependant naturellement tributaire.

« Quant aux Âmes Fortes, dit sa fille Madame Sylvie Dubernet-Giono, mon père s'est certainement inspiré, entre autres de la veillée de grand-mère Pauline, veillée qui s'est faite uniquement avec des femmes comme cela se fait en Provence »².

Or, invinciblement, tout ce dialogue de commères au cours de la veillée funèbre nous fait songer, nous, – à tort ou à raison ? – et pour l'esprit qui l'anime, et pour la langue, les expressions, les tournures, à une veillée funèbre de Picardie.

L'œuvre

Bref, ces traditions familiales de Jean Giono, il est hautement improbable qu'elles ne se soient pas reflétées d'une façon ou d'une autre quelque part dans son œuvre. Par exemple, dans la mentalité satirique qui l'inspire dans ses portraits de personnages. On sait, depuis *le Garchéon et l'Aveule*, depuis Froissart « *del béonne Chité de Valinchiennes* », pour qui les casques de chevaliers ne sont que des « *capiaux de fer* », que ce génie satirique n'a cessé d'inspirer les gens et auteurs de nos provinces. – Malheureusement c'est là une conviction spontanée qu'il est bien difficile à prouver chez Giono, même si toute cette veillée des *Âmes Fortes* respire à plein nez pour nous le génie picard.

Car que se passe-t-il lors de cette veillée ? Quelques vieilles villageoises passent la nuit à se raconter les histoires de leurs voisins et voisines, les noises qu'elles ont connues avec leurs parents. Comment sur les uns et les autres, on trouve facilement à « *en dire* » et à « *redire* ». Comment certains font toujours « *des contes* » comme M. Charmasson (V, 222)³... Comment de sœur à sœur on s'envoie « *des pointes* » (V, 244), on se dit « *son fait* » (V, 241-2), comment on « *ressort* » de vieilles querelles couvées depuis des années. Quitte à ce que, devant des étrangers, on fasse « *des mystères* » (V, 238) et « *des simagrées* » (V, 243-244). – Et qui fait de ces *pointes*, possède ata-

2 — Lettre du 16. XI.2001. « J'ai lu avec intérêt, dit-elle aussi, votre communication sur les ascendances picardes de mon père. C'est effectivement un sujet qui a été peu abordé. Je vous remercie d'en avoir parlé ».

3 — L'éditeur, et je suppose Giono lui-même ? orthographe *c.o.m.p.t.e*. Ne vaudrait-il pas mieux orthographier *c.o.n.t.e* ? Comme on dit chez nous : « Un Tel, ch't un fouteux d'quéontes », quelqu'un qui n'arrête pas de chercher noise, d'entamer des palabres. D'autant qu'aussitôt, Giono précise « *admettons qu'il n'(était) pas toujours de bon poil* » (V, 222). Ce qui prouve que la source du mot est orale : Giono ne l'a pas lu, mais *entendu*. (De toute façon, *contes* et *comptes* ne sont que des doublets dérivant de la même étymologie : le *computare* latin.)

L'Ardennais André Dhôtel, qui n'a rien certes de Provençal, emploie également ce mot en ce sens : « *Damont [...] n'a pas trouvé Elléonore à l'adresse indiquée et il [...] prétendait que vous, Hector Chalfour, aviez dû faire des contes* » (*L'Homme de la scierie*, p. 286).

viquement toute la sûreté de l'instinct qui sait en *quel* endroit sensible il faut piquer pour causer le plus de mal possible...

Quant à la conversation, elle repose toujours sur ses trois piliers inébranlables : les gens, l'argent et l'argent des gens.

Cela se traduit naturellement dans la langue. J'aurais aimé citer ici certains de ces termes, de ces tournures, de ces phrases toutes faites, courantes en Picardie, plus sans doute que partout ailleurs. Mais l'entreprise ne va pas sans rencontrer des difficultés, scientifiquement parlant. Car, s'il est aisé de prouver que tel vocable, telle expression, tel cliché de conversation sont « bien de chez nous », il est moins commode de prouver qu'on ne les rencontre pas aussi ailleurs. Présentez votre liste à quelqu'un du Midi (ou de Midi-moins-le-quart), il se plaira à vous objecter presque chaque fois : — *Mais cela se dit aussi chez nous !* Les déplacements de mineurs, de fonctionnaires, de retraités, ont évidemment brassé peu à peu ensemble les patrimoines linguistiques de nos différentes provinces.

C'est que nous manquions jusqu'à récemment⁴ d'un *Atlas linguistique de la France* qui répertorierait les zones favorites de telle et telle expression, de tel et tel terme. Non qu'il suffise de noter où tel fait de langue est compris ; mais aussi là où les « indigènes » l'emploient effectivement en leur discours ; et, si oui, en quelle mesure ils le font. Il faudrait donc distinguer

— la *présence* éventuelle de tel terme ou expression dans le parler local ;

— la *compréhension* des tours de phrases que d'autres Français entendent, mais sans qu'il en usent eux-mêmes couramment dans leur langage ;

— la *densité* : c'est-à-dire que, même s'il leur arrive d'user parfois de ces faits de langage, ils ne le font pas avec la même fréquence que dans le Nord.

Bref, il faudrait aussi un *Atlas* négatif : ce qui *ne se dit pas*, ou guère !

Entreprise difficile ! qui requiert la collaboration de tout un réseau d'enquêteurs, et qui est à mener avant qu'il ne soit trop tard, avant que tout ne soit uniformisé par le brassage des ethnies des différentes provinces.

Bref, faute d'avoir disposé au moment de rédiger ceci, de pareil instrument de base extrêmement précis, on a souvent hésité à citer tel ou tel trait de langue, crainte de se voir aussitôt contesté. Si bien qu'on ne peut guère que risquer quelques propositions.

4 — Vient en effet de paraître, sous la direction de Pierre Rézeau, un *Dictionnaire des Régionalismes de France*, aux éditions De Boeck-Duculot.

Peut-être d'abord l'emploi fréquent du mot *liards*. Giono connaît bien le terme qu'il emploie plusieurs fois : « *L'oncle se vendrait pour un liard* » (V, 226). « *Un sou ? On ne t'en donne même pas un liard* » (V, 220). Tout finalement se ramène à des « *liards* ». *Les Liards*, c'est la grande question ! (« *Ti t'in veut à mes liards. Ti, te va te batlier* (batailler) *pour mes liards* », prophétisait, en évoquant son héritage, un grand-père à ses filles, qui feignaient l'horreur.)

Ce qu'il y a aussi d'admirable dans cette veillée des *Âmes Fortes*, c'est combien ces commères veilleuses connaissent les faits et gestes de leurs voisins et voisines, où, quand, à quelle date, à quelle heure elles ont été à tel endroit, qui, quel notaire ou coiffeur, elles ont rencontré, et pourquoi, et avec quel succès ! Et aussi comment ces voisines connaissent, dans la maison du mort, l'apparence et la place exacte des bougies, de la vaisselle, des aliments, où, dans quel placard ou armoire, sont rangés les tasses, le sucre, le café, les assiettes, les caillettes. – Alors qu'il est bien rare dans le Midi qu'on soit reçu au-delà du seuil...

Certaines de ces Dames attablées pour la veillée funèbre vont parler de café, de cassonnade, de harengs saurs. Or, si ces aliments sont bien connus chez nous, il n'en est pas toujours de même en Provence.

La cassonnade, la vraie – je ne parle pas de la « vergeoise » –, on la trouve bien difficilement dans le Midi, sauf peut-être aujourd'hui dans des « super-marchés » venus niveler la gastronomie des diverses régions. Et Giono l'avoue à demi : « *On ne connaît plus ça maintenant* » (V, 220).

Les harengs saurs aussi sont naturellement ignorés des poissonniers méridionaux : « *Ses spécialités* [au « vieux garçon », soldat invalide de 70, descendu tenir l'épicerie], *c'étaient les harengs saurs et le café. Les harengs [...] avant lui on ne parlait pas de ça ici* » (*ibid.*). Quant au café, « *Moi, le café*, dit l'une des commères des *Âmes Fortes*, *c'est la moitié de mon existence* » (V, 218). Phrase révélatrice ! « *Le soldat brûle du café : cours vite en chercher du frais* » (V, 220). Sans doute le café est-il fort présent en Provence, comme en Italie ; bien moins cependant qu'il ne l'est en Picardie, où l'on nous répute être « *des cafetières* », tant nous en buvons. (Chez nous, il y en avait toujours à tiédir « *sur la buse du poêle* ». Sauf que pour un visiteur on en faisait « *du fraîche* ». – *Du fraîche* : fait linguistique remarquable !...)

Quelques termes également sont particuliers : il « *faisait le rodomont* » (V, 225-227). Personnage de l'*Orlando furioso* de l'Arioste, « *Rodomont* » est devenu un nom commun signifiant *agitation* en langage courant du Nord (ma marraine disait que son chien faisait des « *rodomonts* »). Si le français relevé connaît les « *rodo-*

montades », par contre le nom commun « rodomont » paraît ignoré dans le reste de la France.

On pourrait interroger aussi d'autres romans. Dans *le Chant du Monde*, Antonio demande « Où reste ? » le guérisseur Toussaint » (au sens d'*habiter*) (II, 282). Plus loin, ce Toussaint « *Il se mit à touiller* (remuer, mêler) *pendant que le gros feu ronflait sous la casserole* », terme qu'on retrouve plus loin : « *Donne-moi la pique, que je touille un peu dans ces braises* » (II, 280, 310). Dans *le Déserteur* (1973 ? F°1012) on rencontre : « *raconter une craque* » (p. 43), terme bien local, ignoré ailleurs.

C'est même toute cette veillée funèbre des *Âmes Fortes* qu'on pourrait citer, tant pour l'esprit que pour la langue. J'aurais aimé pouvoir vous lire intégralement ces 40 pages (II, 205-245). Faites-le ; et dites-moi si ces querelles d'héritage, ces disputes familiales, ces appréciations mutuelles souvent dénigrantes, ne sonnent pas à vos oreilles comme un écho typique d'une certaine mentalité critique pointue du Nord qui, par-dessus tout, craint toujours de « *s'en laisser conter* ».

Et même si certains tours, certaine mentalité se retrouvent ailleurs, ce n'est jamais ni avec la même fréquence, ni avec le même enchaînement de tics langagiers. Quoi qu'on nous objecte, rien ne prévaut contre notre sentiment intime que tout ce dialogue *sent* furieusement, et de façon criante, le picard.

Enfin, si vous doutez encore, voulez-vous un signe certain qui prouve cette tradition orale de traits linguistiques du parler picard ? Dans l'édition en « folio » (n°249) des *Âmes Fortes*, qui se contente de reproduire l'édition originale, on lit : « *Je lui dis : tu te crois maline ? Tu me fais rire.* » (p. 47). Cette fois, voici bien nettement et l'expression et le sens (*intelligent* avec une connotation péjorative de *ruse*) et, surtout, la prononciation du Nord ! Or, si on se reporte à l'édition de « la Pléiade », qu'y trouve-t-on ? « *Tu te crois maligne* » (V, 243). Qu'a-t-il dû se passer ? Ignorant les particularités de la langue du Nord, les éditeurs méridionaux de « la Pléiade » (en l'occurrence ici Luce Ricatte), ont cru voir là, à tort, une coquille typographique, et ils ont « corrigé » ! Une hypercorrection, indue. – Si l'on ne peut même plus se fier à « la Pléiade »...

Dans *Angélique* (Gallimard, 1980), les deux héros arrivent au château de Suze sont observés par un judas fermé par une « *planquette* ». *Planquette* au lieu de *planchette*, on peut y voir une trace flagrante de picardisme (p. 108).

Certes, loin de nous l'idée de *remplacer* une position outrée par une autre qui le serait tout autant. Il ne s'agit nullement de nier le « provençalisme » de Giono, tout ce qu'il doit à la Provence où

il naquit et passa sa vie : cadre de ses romans, lieux géographiques, amis, tournures d'esprit, « provençalismes », etc..

Nous disons seulement que, face à une thèse provençaliste, parfois trop exclusive et dominatrice, qu'*à côté* de ces aspects méridionaux, *en même temps* qu'eux, il y eut *aussi*, dans une proportion qui reste à étudier, partiellement *autre chose*, une autre source, discrète, ignorée, quasi souterraine, qui vient mêler ses eaux à ce courant provençal ou italien.

Et peut-être ce courant méconnu ne fut-il pas sans apporter quelque sel particulier, assez différent de la manosquaine saveur...

Robert BAUDRY
Professeur émérite

Bibliographie

Arioste, Ludovico : *Orlando furioso*, Torino, Einaudi, 1970 ; adapt. Italo Calvino, *Roland Furieux*, Flammarion, 1982, coll. « GF », n°380.

Arnaud, Philippe : « Et in Aracadia ego », *Bulletin Jean Giono*, n°54, pp. 19-33.

Bastin, Julia : *Froissart, Chroniqueur, Romancier et Poète*, Bruxelles, Office de Publicité, 1948, « Collection nationale », 1^{re} série n°10, 98 p.

Baudry, Robert : (*Giono, conteur médiéval*) : 1. « Le sang des oies sur la neige », in : *Bien dire et Bien Aprandre*, n°11, 1993, pp. 25-40. 2. « Giono et la table ronde », in : *Bull., Giono*, n°42, pp. 26-51. 3. « De la mort Artu à la mort Costes » [= *le moulin De Pologne*] à paraître in : *Herméneutiques sociales*, Cena-Griot, Colloque « Réception des romans arthuriens ».

Carrière Jean : *Jean Giono. Qui suis je ?*, Lyon, la Manufacture, 1985.

Chonez Claudine : *Giono*, Seuil, 1986, « Écrivains de toujours », n°32, 192 p.

Citron, Pierre : *Giono, 1985-1970*, Seuil, 1990, 702 p. (Somme à laquelle nous devons beaucoup).

Froissart, Jean : *Chroniques*, Libr. génér. franç., 1988, « Livre de Poche », n°4278.

Le Garchéon et l'Aveule, jeu du XIII^e siècle, éd. Mario Roques, Champion, « Classiques français du Moyen Âge », n°5.

Giono, Jean : *Les Âmes fortes*, Gallimard, « Folio » n°249, 382 p. *Le Chant du monde*, Gallimard, 1934, rééd. « coll. Pourpre », 256 p. ; *Le Déserteur*, Gallimard, 1973 ; rééd. « Folio » n°1012, 288 pp. ; « Le Mort », in : *Faust au village*, Œuvres romanesques complètes, V, p. 205-12 (absent dans l'édition originale en « coll. Blanche ») « Noé »,

rééd. in : « Œuvres complètes », t. III, pp. 607-862. *Œuvres romanesques complètes*, Gallimard, 6 vol. 1971-1983, « Bibl. Pléiade ». *Le Voyage en calèche*, Monaco, Éd. du Rocher.

Justum, Daniel : « Jean Giono à la recherche de l'Italie perdue », *Bull.* n°11, pp. 47-58.

Lapouge, Gilles : Art. in *Le Monde*, 12 juillet 1986,

Morello, Alain-André : « Les Piémontais de Jean Giono », *Bull.*, n°54, 2000, pp. 34-70.

Rézeau, Pierre : *Dictionnaire des régionalismes de France*, Paris, De Boeck ; Bruxelles, Duculot.

Ricatte, Luce : « Notice et notes à *Les Âmes fortes* », in : *Œuvres...*, t. V.

Ricatte, Luce et Robert : « Chronologie », in *Œuvres...*, t. I, pp. LV-LXXXV.

Viard, Jacques : *Mélanges en l'honneur de Franco Simone*, Slatkine, 1984.

Wilmotte, Maurice : *Froissart*, Bruxelles, Renaissance du Livre, 1943, « Notre passé », 104 p.